

N° 270

D + S

INSTITUT
DES FRERES DE
L'INSTRUCTION CHRETIENNE

CIRCULAIRE

du

FRERE BERNARD GAUDEUL

Supérieur Général

LA JOIE D'ETRE FRERE

Novembre 1982

LA JOIE D'ETRE FRERE

*"Je vous exhorte... à
mener une vie digne de l'ap-
pel que vous avez reçu".*

Eph. 4, 1.

Frères,

Nous nous rencontrerons de temps à autre par écrit. Deux, trois ou quatre fois par an peut-être. Pas nécessairement longuement. Ces "Circulaires" n'auront pas la belle solidité des traités de vie religieuse de mes prédécesseurs, où nous avons tous trouvé lumière et nourriture. Puissent-elles tout de même toucher les cœurs et les tourner vers le Christ !

Le plus souvent, elles essayeront de répondre à des préoccupations actuelles. Peut-être se regrouperont-elles peu à peu jusqu'à former un ensemble, les thèmes abordés s'articulant d'eux-mêmes

en une synthèse. L'avenir le dira ! De toute façon, cela ne se produira pas selon la seule logique, mais aussi selon des droits du coeur et, espérons-le, la liberté de l'Esprit.

J'envisage avec joie ce contact périodique avec chaque Frère. Il arrive que l'on trouve le Supérieur bien lointain; lui-même peut se sentir isolé et trouver bien froids les murs de son bureau, à Rome ou ailleurs. Ces quelques pages lui mettront en mémoire des centaines de Frères, chacun avec un visage et un nom, dont l'Apocalypse nous dit qu'il n'est celui d'aucun autre, sinon de Jésus et du Père. (1)

*

Par quoi commencer ?

Au début de ce généralat, je voudrais rendre grâce au Seigneur de nous avoir appelés, nous, les quelques 1500 Frères actuellement dans la Congrégation, à la vocation de Frères de l'Instruction Chrétienne de Ploërmel et, pour ce faire, essayer de justifier la joie que nous avons à l'être.

Il est tant de voix qui nous chantent des complaints, ou nous parlent, nostalgiques, des "belles années" à jamais révolues, ou nous citent à grands renforts de chiffres, des statistiques alarmistes.

D'où vient alors cette joie exultante qui brille au fond de notre coeur ? Joie de la foi qui sait en qui elle a cru. Joie de l'espérance qui est sûre d'obtenir ce qu'elle convoite. Joie de la charité qui ne doute pas un instant d'avoir le dernier mot, d'être le dernier mot.

Reprendre conscience des raisons que nous avons d'être heureux dans notre vocation nous aidera à mener une vie religieuse plus généreuse encore. Ces quelques pages n'ont pas d'autre objet.

*

* *

Tout a commencé par un appel du Seigneur entendu dans le secret du coeur, un appel pressant, et cependant discret, infiniment respectueux de notre liberté, un appel à l'amour. Il s'est renouvelé plusieurs fois, doucement insistant : "Viens, suis-moi ! Viens vivre avec moi,

et bientôt comme moi, pour m'écouter, me comprendre, m'aimer, pour n'être qu'à moi et bientôt parler de moi".

Et nous avons répondu oui, comme Pierre, André, Jacques et Jean au bord du lac, comme Matthieu à son bureau de douane, comme les autres sur la montagne. Nous avons tout quitté et nous avons suivi Jésus.

Folle équipée à laquelle tous sont conviés : elle n'est pas l'apanage du religieux ; mais le religieux fait profession de poursuivre sans trêve cette quête du Christ. Il mobilise dans ce but toutes les puissances de son être, intelligence, mémoire, imagination, sensibilité. Il s'y consacre par des vœux auxquels rien n'échappe de ce qu'il est, de ce qu'il a, de ce qu'il fait. Telle est sa réponse à l'appel et au don de Dieu : "Tout ce qui est à moi est à toi" (2). D'autres choix sont possibles. Lui choisit Jésus, Jésus seul, non par un choix qui rejette, mais par un choix qui préfère. Folie pour le monde, mais sagesse de Dieu ! "Car ce qui est folie de Dieu est plus sage que les hommes" (3).

Nous aurions pu faire beaucoup d'autres choses ! Il est parmi nous des professeurs hors pair, des ingénieurs, des spécialistes en tous genres, qui auraient pu prétendre, dans le monde, à des succès enviés. Et la manière dont les directeurs et les économistes administrent de grands établissements montre qu'ils auraient pu faire brillante carrière dans la fonction publique ou l'industrie privée. La vie religieuse n'a jamais été le refuge des incapables ! La tentation reste là, permanente : celle de l'argent, du pouvoir, de l'indépendance, des honneurs... "... j'ai accepté de tout perdre. Je regarde tout comme de la balayure afin de gagner le Christ et d'être trouvé en Lui" (4). C'est son regard qui nous a fascinés, sa parole qui nous a convertis, sa personne qui nous a séduits. Et nous nous sommes attachés à lui pour ne plus le perdre. Il n'a pas regardé notre misère, il n'a considéré que notre bonne volonté. Il nous a accueillis, pour faire de nous ses amis et ses témoins.

Il nous invite à vivre en sa compagnie. Les Apôtres y ont trouvé leur bonheur. Il nous ouvre de même la tendresse de son cœur. Au long des jours et des

années, nous prenons goût l'un à l'autre, nous nous donnons l'un à l'autre. Au milieu des occupations les plus variées, même les plus absorbantes ou les plus douloureuses, la connaissance et l'amour mutuels s'approfondissent et s'enrichissent. Nous, nous nous laissons aimer, et lui, il nous introduit dans son intimité : entrée progressive dans son mystère, lente compréhension de sa personne, avec des éclipses et des traits de lumière. Mais, s'il nous arrive de nous éloigner de lui, comment pourrions-nous résister à son regard et, comme Pierre, ne pas pleurer amèrement de l'avoir renié ? (5)

Le Christ est fidèle. Il reste avec nous, il nous encourage, nous soutient, nous éclaire, nous instruit. Il établit en nous sa demeure. Il nous revêt de lui-même (6). Il prend possession de nous, peu à peu, à ce point qu'il nous vit, pour ainsi dire, de l'intérieur, que notre vie devient la sienne : "Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi" (7). Sans rien perdre de notre identité, nous le personnifions en quelque sorte en notre temps : nous lui sommes une "humanité de surcroît" (8), nous revivons son mystère pascal, nous conti-

nuons son incarnation. En fait, nous accédons en lui à notre identité, nous devenons ce que nous sommes : fils de Dieu.

Pour exprimer la richesse et la profondeur de cette communion avec le Christ, l'Écriture recourt à des images variées, celles de l'ami, de l'épouse, du frère, de l'enfant, mais aussi de la vigne, des noces, du banquet... Elles paraissent difficilement conciliables entre elles, mais elles se complètent, chacune s'essayant, en vain, à traduire le mystère. Elles ne peuvent que le suggérer, Jésus seul nous en donne l'expérience, en nous faisant entrer dans le jardin, où se consomme l'union (9).

Là, peu à peu, il nous partage son secret le plus cher, celui qui fait sa joie de Fils : il nous révèle le mystère de Dieu, il nous dévoile le visage de son Père, un Père qui aime les hommes au point de leur livrer son Unique et de les inviter à partager sa propre vie. Par là même, se trouve éliminée toute idée d'un Dieu égoïste, jaloux, vindicatif... Dieu est un Père qui donne, qui se donne, qui aime. Il n'y a qu'Amour en lui. Mieux encore, il n'est qu'Amour (10). Non seule-

ment il pardonne, mais il sauve : "Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, pour que tout homme qui croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle" (11).

Alors, nous nous savons aimés, et toutes nos résistances cèdent. Notre coeur s'ouvre. Nous nous reconnaissons enfants du Père, appelés à partager l'héritage des fils. Nous l'entendons nous dire la même parole qu'à Jésus : "Tu es mon fils bien-aimé, tu as toute ma faveur" (12).

Incroyable parole, ineffable parole! Elle nous unifie et nous pacifie dans tout notre être : elle nous consacre au service du Père et nous établit "saints et immaculés en sa présence, dans l'amour, à la louange de gloire de sa grâce" (13). A notre tour, nous vivons la religion parfaite du Fils Bien-Aimé, toujours "tourné vers le Père" (14). Nous faisons nôtre cette attitude de fond où s'inscrivait chacun des actes de Jésus, chacune de ses paroles, au point qu'il pouvait dire: "Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père" (15). Avec lui, comme lui et en lui, nous devenons louange au Père, adoration

et action de grâce, en un mot eucharistie. Nous entrons, émerveillés et confus à la fois, dans la communion trinitaire. Nous n'aurons jamais fini d'y pénétrer. L'Esprit Saint nous y enfoncera chaque jour davantage, si nous nous laissons entraîner par son souffle, et il mûrira en nous son fruit: "charité, joie, paix, longanimité, servabilité, bonté, confiance dans les autres, douceur, maîtrise de soi" (16).

*

Cette joie au fond de l'être, comme une nappe d'eau paisible que n'agitent pas les remous de la surface, aura des moments privilégiés de ressourcement et d'expression : en tout premier lieu, la prière et l'eucharistie.

Heures de contemplation et de communion où s'instaure le colloque entre Dieu et nous, au-delà des mots, dans la simplicité de la présence et le silence des regards, au-delà de la jouissance sensible, dans le dépouillement de la foi, de l'abandon, de l'offrande de soi. Heures de tendresse, où l'enfant est la joie du Père, où l'épouse se livre à son Bien-Aimé. Heures d'intimité, dont le parfum discret

pénètre la vie entière, de manières très variées selon les jours.

Parfois, jours de joie sans mélange, où "il fait Dieu"... (17).

Plus souvent, jours de grisaille, au milieu de tentations et de combats, à travers les déserts et les nuits, sans émois sensibles, mais non sans faiblesses passagères. Jours de paix cependant, que donne l'amitié préservée dont témoignent les déclarations verbales : "Ce n'est pas en me disant Seigneur, Seigneur, qu'on entrera dans le royaume des cieux, mais en faisant la volonté de mon Père" (18).

Tôt ou tard, jours du chemin de croix, où le vin amer de la souffrance enivre l'âme d'une "douloureuse joie". Jours où l'eucharistie se célèbre dans un corps broyé ou un cœur brisé, en union avec l'immolation du Fils offert au Père pour le salut du monde. Disciples d'un Dieu crucifié, comment pourrions-nous fuir la croix ? N'est-elle pas la grâce ultime de purification qui achève de nous conformer au Christ et d'imprimer en nous ses traits, et, par le fait même,

de nous attirer "la faveur du Père" (19)? Les martyrs la saluaient avec ferveur, se jugeant indignes d'une telle grâce. Au 4ème siècle, la vie religieuse a pris la relève du martyr. La petite Thérèse la considérait comme un martyr d'amour, martyr de la vie offerte goutte à goutte, qui assume bien des formes, depuis les maladies, les infirmités et les souffrances les plus douloureuses, jusqu'aux obédiences qui nous percent le cœur, aux échecs les plus mortifiants, aux sécheresses spirituelles qui n'en finissent plus, aux épreuves de toutes sortes, supportées seul, en silence, avec patience.

En ces jours de ténèbres et d'agonie, il nous faudrait chanter avec saint Paul, en prison à Rome : "Mon cœur déborde de joie au milieu de mes tribulations" (20). Joie de l'offrande sans condition, qui s'épanouira un jour en joie béatifique, celle de l'Agneau immolé, qui reçoit honneur et gloire de la multitude des saints (21). Le religieux aura ainsi accompli l'appel initial qui lui a été lancé ; il aura fait retour au Père, après avoir vécu toute son existence dans une attitude d'abandon filial où il aura trouvé sa joie.

*

Nous devrions être éblouis par de telles perspectives et ne plus vivre qu'en fonction d'elles. Elles sont proposées à chacun d'entre nous ; il suffit d'y croire, de laisser faire Dieu et de nous laisser faire. Beaucoup les ont connues avant nous : il nous serait facile d'en retrouver le témoignage, en ce qui concerne nos Frères dans la "Chronique" ou le "Ménologe". Des saints les ont décrites, par exemple sainte Thérèse, dont le quatrième centenaire de la mort nous a fait relire les œuvres. Ne considérons-nous pas trop vite ces perspectives comme étant réservées à d'autres ? Pourquoi en serions-nous exclus ? La libéralité divine ne connaît pas de frontière ; elle ne fait acception de personne ; elle se prodigue aux pauvres et aux petits : ils se savent indignes de telles faveurs, mais ils ne mettent ni limites ni obstacles au don de Dieu, qu'ils accueillent avec simplicité et reconnaissance s'il leur est offert.

Après plusieurs années de vie religieuse, il arrive parfois que la tristesse nous envahisse. Nous jetons un regard sur nous-mêmes, sur notre passé, et nous constatons combien peu nous avons répondu à la grâce divine. Ce sont toujours les

mêmes combats, les mêmes défaillances. Nos infidélités nous accablent. Quand nous considérons l'amour dont le Seigneur nous a aimés et la manière dont nous lui avons répondu, la honte nous monte au visage, nous nous prenons en dégoût et nous sommes tentés de nous décourager.

C'est là, ainsi que le Père de la Mennais l'a plusieurs fois souligné, une véritable tentation, et peut-être la plus dangereuse de toutes. Ne vaudrait-il pas mieux, humblement, reconnaître notre ingratitude, nous jeter dans les bras du Père et nous en remettre à sa miséricorde ? Il nous "embrassera longuement", "nous revêtira de la plus belle des robes", nous "mettra au doigt un anneau et des chaussures aux pieds", fera "tuer le veau gras", et nous invitera à la fête (22).

Envers Dieu, ayons cette simplicité de l'enfant, qui ne se surprend pas de tomber et d'être aidé pour se relever. Entre Frères, ne durcissons pas notre regard : qu'il ne soit pas impitoyable, mais qu'on y lise la compréhension et le pardon. Enfin, cessons de nous regarder nous-mêmes, de nourrir un sentiment de culpabilité qui nous paralyse, de broyer du noir

et de désespérer. Apprécions nos actes et nos comportements avec discernement, en distinguant avec soin ce qui relève de la sensibilité et ce qui relève de l'orientation générale de notre être. Il faut faire face, dans la paix, aux mouvements soudains de la première, en la sanifiant peu à peu, en la redressant avec humilité et patience, mais rester assurés que notre vouloir profond vaut mieux que ces désarrois passagers.

En son Fils Bien-Aimé, le Père nous appelle à la sainteté. Puisse chacun de nous accepter sa volonté sur lui, quelle qu'elle soit, et s'offrir à son emprise, aujourd'hui et en tout temps ! Puisse chacun redire, avec la Vierge Marie : "Je suis la servante du Seigneur. Qu'il me soit fait selon ta parole" (23). Alors, il chantera avec elle : "Le Seigneur a regardé la bassesse de sa servante. Il a fait pour moi des merveilles" (24) et, comme elle, "il exultera de joie".

*
* *

Comment serait-il possible de garder pour soi ce bonheur ? "On ne devient pas Frère pour soi-même, on le devient pour les autres" disait Jean-Marie de la Mennais. La connaissance du Christ acquise dans la prière et la compagnie journalière, la communion à la Trinité qui donne à notre vie une telle plénitude, comment serait-il possible de la taire ? Comment pourrions-nous ne pas partager les découvertes faites en ces années passées dans l'intimité de Dieu ?

Jésus lui-même, totalement voué au Père, était totalement voué aux hommes. Il n'a jamais cherché qu'une chose : leur révéler le Père et son dessein d'amour et ainsi faire leur bonheur à tous. Et jamais il ne l'a fait davantage que lorsqu'il a offert pour eux sa vie : "Père, l'heure est venue. Glorifie ton Fils, pour que ton Fils te glorifie" (25). "Je leur ai révélé ton Nom et je le leur révélerai, pour que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux et moi en eux" (26).

Il nous appelle à l'imiter dans cette vocation de maître et de prophète, qui donne sa vie pour que ses disciples aient la connaissance de la Vérité qui

les rend libres. Au milieu des hommes de notre temps, en particulier des jeunes, nous serons sa voix et sa lumière. Magnifique exigence !

Il n'y a peut-être pas, à l'heure actuelle, d'apostolat plus urgent - et plus rentable - que l'apostolat auprès des jeunes, puisqu'ils sont l'avenir de l'Eglise. Or, de plus en plus aujourd'hui, ils vivent à côté de la Source d'Eau Vive sans la connaître. Pourrions-nous les laisser l'ignorer, nous qui y buvons à longs traits ? D'autant plus que cette activité apostolique, qui jaillit comme d'elle-même de notre prière, est en même temps le milieu où celle-ci se régénère.

*

La jeunesse ! Elle était, pour Jésus, la portion préférée du troupeau. Nous avons tous dans les yeux les scènes évangéliques où il laisse les enfants s'approcher de lui, les embrasse, les prend sur ses genoux, et, finalement, les propose comme modèles à tous ceux qui désirent entrer dans le Royaume. Images usées et sans efficacité, qui datent d'un autre âge et laissent aujourd'hui indifférents ? Est-ce si sûr ?

C'est vrai que les élèves de nos écoles n'ont plus la fraîcheur des tout petits, et nous sommes en général plus sensibles à leurs défauts, qui nous énervent et nous font souffrir... Malgré tout, ceux de nos classes primaires ne l'ont pas encore tout à fait perdue, et nous devrions trouver auprès d'eux quelque chose de la joie éprouvée par Jésus au contact des enfants, et être heureux d'avoir été appelés par lui à vivre en leur compagnie. Aujourd'hui encore, ne nous sont-ils pas un exemple propre à nous stimuler dans notre relation à Dieu ? Leur confiance, leur abandon, cet état de dépendance totale vis-à-vis de leurs parents, ne sont-ils pas les attitudes que nous devrions nourrir envers le Père, "puisque c'est à leurs pareils qu'appartient le Royaume des Cieux" (27) ?

Plus nombreux, cependant, sont les Frères qui ont affaire à des adolescents, à des adolescentes, à de jeunes adultes. Ceux-ci veulent faire de leur vie une réussite, pour eux-mêmes et souvent pour les autres. Ils portent une grande espérance. Ils ont le cœur généreux, l'esprit ouvert, ils sont sensibles aux situations d'injustice et de détresse, ils ont une

soif inextinguible de liberté et résistent à toute tentative d'endoctrinement. Eux aussi peuvent nous apporter beaucoup, ne serait-ce que leur goût de vivre, leur optimisme, leur dynamisme, leur amour des valeurs simples.

En même temps, ils vivent dans l'insécurité. L'avenir leur fait peur ; ils sentent leurs limites dans un monde complexe, difficile, de plus en plus sophistiqué, qui exige formation et compétence. Insécurité qui se double d'insatisfaction : les valeurs qu'on leur propose, et auxquelles beaucoup ont déjà goûté, les ont déçus, ils en ont rapidement senti les limites, et en ont gardé un goût d'amertume. Parfois ils ont plongé dans les excès, comme pour se divertir ; le plus souvent ils sont en quête d'une autre source.

Notre rôle, c'est de les ouvrir, dans le même acte, à la culture et à la foi : acte de connaissance plénier, respectueux des valeurs (autonomes dans leur ordre) des sciences humaines, quelles qu'elles soient, et respectueux des droits de Dieu, "Alpha et Oméga, de qui tout vient et à qui tout va".

Nous détenons, pour nos élèves, la clé du savoir, nous leur en ouvrons les portes, dès la petite classe. La vérité et la beauté de l'être découvert dans les sciences humaines, source de joie enivrante pour l'intelligence - mais que les élèves goûtent plus ou moins vivement... - stimulent en même temps à la recherche d'une Vérité et d'une Beauté dans laquelle l'intelligence se repose pour un bonheur sans fin. Elles postulent une autre Vérité et une autre Beauté, comme une terre desséchée appelle l'eau : la Vérité et la Beauté de Dieu, qu'il nous appartient de leur révéler.

Grandeur de la mission d'enseignant ! Il forme l'intelligence pour qu'elle pénètre et saisisse la vérité des êtres, la vérité de l'être. Il la stimule à toujours mieux connaître, à "comprendre", c'est-à-dire à prendre en soi, à faire sien, à épouser, à étreindre, à ne faire plus qu'un avec la vérité. En même temps, il fait saisir l'impossibilité d'appréhender la totalité de l'être, la petitesse du chercheur devant l'infinitude des choses. Il l'invite à l'humilité devant le peu qu'il connaît d'un monde qui lui est donné gratuitement.

Il y a là une attitude déjà religieuse en son fond. L'élève la percevra souvent moins en elle-même, directement, que dans un homme qui la vit, son professeur, si celui-ci sait la lui faire découvrir et goûter. Ainsi, l'étude scientifique, faite dans un esprit de rigueur et de modestie, est déjà une préparation à l'accueil de la foi. La soif de connaître et l'humilité du savant, conscient des limites de son intelligence et de sa science, ouvre déjà au mystère de Dieu : "Je te bénis, Père, d'avoir caché cela aux sages et aux intelligents, et de l'avoir révélé aux tout petits" (28). L'intelligence cherche le dernier mot de toute chose ; par le fait même, elle est ouverte au Mot éternel et Subsistant, le Verbe de Dieu, qui donne à tout consistance et subsistance. Il y a en elle une pierre d'attente à la révélation de Dieu par le Verbe Incarné. Un éducateur chrétien le sait, et il n'a de cesse qu'il n'ait réalisé cette ouverture, cette initiation auprès de ses élèves.

Ce Mot, il nous appartient de le dire, en catéchèse. Il n'y a peut-être pas, pour un Frère, de joie plus grande que de le prononcer.

*

Mais c'est déjà toute l'attitude éducative du Frère qui éveille ses élèves à leur vocation chrétienne, à la dimension spirituelle et religieuse de leur existence.

Il y a un art de le faire, dans le respect des libertés et des vocations personnelles, que découvre celui qui vit selon la liberté des enfants de Dieu, à l'écoute de l'Esprit Saint. Il sait alors former à la maîtrise de soi, au respect des autres, et spécialement des pauvres, des méprisés, des laissés pour compte, au sens de l'effort et du travail bien fait, à l'émerveillement, au service et à la gratuité, à ces vertus domestiques de politesse, d'honnêteté, de tolérance, de délicatesse, si effacées, mais qui font la qualité de la vie en société. Il sait aussi ouvrir au sens de Dieu et à celui de la création, il apprend à jeter sur le monde un regard optimiste : "Et Dieu vit tout ce qu'il avait fait. Et cela était très bon", un regard évangélique, qui discerne les misères et inspire au cœur les moyens d'y remédier : misères physiques, économiques et sociales, mais plus encore intellectuelles, affectives et spirituelles.

A travers l'enseignement, les activités scolaires et péri-scolaires, mais aussi par la simple présence, une présence apaisée, discrète, attentive, c'est peu à peu le visage du Christ qui se dévoile et s'éclaire. Il faudrait que ce visage divin exerce sa fascination sur chacun des jeunes qui fréquentent nos établissements. Des centaines de Frères ont trouvé là leur épanouissement, humain et religieux. Ils voyaient plus loin que l'immédiat, plus loin que les quatre murs de leur classe. Ils voyaient les cœurs, ils les sentaient peu à peu s'émouvoir, se convertir, "muter" pour ainsi dire, et ils assistaient, émerveillés et discrets, à ces éclosions de sainteté qu'ils soutenaient de leur prière et de leur pénitence.

Frères des plus modestes parfois, mais dont l'influence marquait les cœurs: la jeunesse a toujours été sensible au don désintéressé de soi. Qui dira l'impact d'une parole, d'un sourire, d'un service? Combien de jeunes pourraient témoigner qu'ils se sont sentis aimés dans nos collèges ! Et qui pourra jamais apprécier la fécondité d'une vie passée dans un la-

boratoire, un atelier, un gymnase, ou sur les cours, dans les réfectoires, les salles d'étude, les dortoirs ? dans un bureau d'économat ou de direction ?

Frères qui savent écouter : combien de jeunes se sentent incompris ! Frères qui savent aimer : combien de jeunes se sentent rejetés ! Frères qui savent faire confiance, malgré les apparences: l'adolescent sait donner le change à ses éducateurs ! Par fausse pudeur, il cache souvent sous un masque le meilleur de lui-même. L'essentiel se passe, invisible, dans le secret du cœur.

L'éducation est un investissement à long terme ; ses plus beaux fruits ne mûrissent que tardivement, à l'âge adulte. Elle requiert modestie, patience, et par-dessus tout espérance.

*

Mais sans doute la joie la plus profonde du Frère est-elle de pouvoir parler de Dieu. Nous avons entendu personnellement l'ordre du Christ ressuscité : "Allez par le monde entier, proclamez la Bonne Nouvelle à toute la création" (29), et il nous a donné l'Esprit Saint sans mesure qui prononce la Parole au fond de notre cœur. Elle est comme un vin qui nous réjouit, elle monte à nos lèvres et ceux qui nous écoutent en ont "le cœur transpercé" (30).

Parler de celui que nous aimons, éveiller les cœurs à son amour, les préparer à l'accueillir, aider à la progression de la vie spirituelle des jeunes, les remettre dans le bon chemin quand ils s'en sont écartés, faire en sorte qu'ils choisissent le Christ comme compagnon de route pour leur vie entière, y a-t-il un but plus digne de notre vocation ? Et y a-t-il joie plus vive pour l'apôtre que d'avoir contribué à faire connaître et aimer Celui à qui il a lui-même donné sa vie ? Ne serait-ce pas là notre réussite : ouvrir le cœur des jeunes à la Vérité de Jésus Christ, et ainsi les ouvrir au bonheur ?

Les moyens d'y parvenir sont multiples, et il faut s'ingénier pour les offrir à tous dans les établissements dont nous avons la responsabilité : catéchèse, célébrations diverses (eucharistiques, pénitentielles, de la parole de Dieu), mouvements de formation spirituelle, journées de réflexion, recollections, retraites, pèlerinages, marches de prière, accompagnement spirituel, voire, avec les plus grands, exercices de saint Ignace.

Le zèle doit nous rendre entreprenants. Car jamais sans doute n'a été plus impérieuse l'exigence d'annoncer la Parole de Dieu et plus fort chez beaucoup le désir plus ou moins conscient de Le rencontrer. La faim des cœurs est immense. Comment n'entendrions-nous pas sa clameur ?

Il arrive, hélas ! que le respect humain, la peur, et, plus souvent que tout peut-être, le prétexte d'incompétence, nous paralysent, surtout dans les classes les plus élevées des collèges secondaires. Nous alléguons l'absence de formation ou le manque de temps, nécessaire à la préparation. Est-ce sérieux ? Nous serions compétents pour enseigner les mathématiques,

les sciences, les langues, les lettres..., nous ne le serions pas pour proposer la Parole de Dieu, qui est la Science de la Vie !

Comment accepter que des Frères qui ont consacré leur vie à Jésus Christ ne sauraient rien dire de Lui ? Comment admettre qu'un contact quotidien avec Lui dans l'oraison et l'Eucharistie nous laisserait à ce point stériles ? Comment penser que la lecture spirituelle et l'étude religieuse, faites régulièrement pendant des années, comme le demande la règle de vie, ne nous formeraient pas ?

Nous savons qu'en ces années de fin d'études se joue souvent la foi de nos élèves, et nous serions incapables de les éclairer et de les guider ? Comment notre cœur d'apôtres ne se sentirait-il pas interpellé par une telle insuffisance ? C'est à l'heure où les jeunes ont le plus besoin de trouver dans leurs professeurs des hommes qui ont fait la synthèse de la foi et de la science, et qui soient à même de rendre compte de leur choix en faveur de Jésus Christ, que nous les abandonnerions ! Serait-ce possible ?

Il y a des silences qui pourraient bien témoigner de notre vide intérieur. Il y a des démissions qui pourraient bien être coupables, et même gravement coupables.

C'est d'autant plus inexcusable qu'il s'agit ici beaucoup moins d'un savoir que d'un témoignage. Les grands élèves admettent l'impossibilité de traduire en langage parfaitement clair le mystère de Dieu : comme toute personne, Jésus Christ (ou le Père, ou l'Esprit) est saisi par le cœur plus que par l'intelligence. Il s'agit moins de Le comprendre que de L'aimer, moins de L'expliquer que de Le faire aimer. C'est l'Esprit Saint qui nous Le fera goûter et nous soufflera les mots qui Le feront goûter. Mais les grands élèves ne comprennent pas que nous soyons incapables de justifier notre engagement pour le Christ, alors que nous sommes à même de tout expliquer de la discipline dont nous sommes spécialistes. Après des années de fréquentation quotidienne de sa parole et de sa personne, à bien plus forte raison devons-nous être des "spécialistes du Christ" !

Frères, "Gardons la douce et réconfortante joie d'évangéliser, même lorsque c'est dans les larmes qu'il faut semer. Que ce soit pour nous comme pour Jean Baptiste, pour Pierre et Paul, pour les autres Apôtres, pour une multitude d'admirables évangélistes tout au long de l'histoire de l'Eglise, un élan intérieur que rien ne saurait éteindre. Que ce soit la grande joie de nos vies données. Et que le monde de notre temps qui cherche, tantôt dans l'angoisse, tantôt dans l'espérance, puisse recevoir la Bonne Nouvelle, non d'évangélistes tristes et découragés, impatientes et anxieux, mais de ministres de l'Evangile dont la vie rayonne de ferveur, qui ont les premiers reçus en eux la joie du Christ, et qui acceptent de jouer leur vie pour que le Royaume soit annoncé et l'Eglise implantée au cœur du monde" (31).

*

Certes, l'éducation chrétienne n'est pas actuellement facile. L'a-t-elle jamais été ? Tant d'influences la contrecarrent aujourd'hui ! N'est-ce pas une raison supplémentaire pour nous y consacrer avec plus de zèle encore ? Le but n'a pas

varié ; il reste ce qu'il a toujours été : faire des enfants de la terre des fils de Dieu, éveiller et éduquer chacun à cette vie avec le Père à laquelle il est appelé, avec le Père qui lui ouvre les bras et le couvre de baisers. Beaucoup de jeunes ont de Dieu une image faussée que les repousse. Puissent notre vie et notre parole leur révéler son visage de tendresse !

Certains disent que l'école n'a plus sa raison d'être, qu'elle appartient à une civilisation périmée, dont elle cherche à perpétuer le modèle parce qu'elle est prisonnière de forces réactionnaires. Ou bien qu'elle est le vestige d'une époque révolue sans aucune prise sur l'avenir.

D'autres pensent qu'une école officiellement neutre, respectueuse des valeurs, complétée par une éducation chrétienne dans la famille et à la paroisse, offrirait toutes les garanties qu'un chrétien peut légitimement réclamer.

Plutôt que d'écouter les détracteurs de l'école en général, et de l'école catholique en particulier, ne nous fau-

drait-il pas écouter le Pape et les évêques ? Il est étonnant de voir combien le premier insiste sur la nécessité d'un engagement apostolique pour tout chrétien, et en particulier pour tout religieux. Or, l'école est presque toujours parmi les premiers engagements qu'il mentionne. Il ne juge pas qu'elle soit un moyen dépassé, mais bien plutôt un moyen privilégié, dont l'urgence est plus actuelle que jamais.

Accueillons cette voix. Elle est bien faite pour nous reconforter dans la vocation où le Seigneur nous appelle !

*
* * *

Religieux éducateurs, nous le sommes dans la Congrégation des Frères de l'Instruction Chrétienne de Plœrmel. Nous aurions pu l'être ailleurs ! Par exemple, dans l'un de ces prestigieux Instituts qui ont traversé les siècles chargés de mérite et de gloire, qui ont ouvert, auprès de leurs monastères ou de leurs couvents, des collèges et des universités où se sont formés des générations de savants et de chrétiens, qui s'honorent

de fondateurs célèbres, aux vertus reconnues par les hommes, et aussi par l'Eglise qui les compte parfois au nombre de ses saints.

En la sagesse de sa Providence, le Seigneur en a décidé autrement. Il sait ce qui nous convient étant donné ce que nous sommes. Il ne peut nous appeler qu'à ce qui est le meilleur pour nous, qu'à l'épanouissement plénier de notre être et au rayonnement maximum de notre vie. Embrassons avec joie son dessein d'amour sur nous, dans la certitude que là réside la réussite de notre vie.

Notre Congrégation ne prétend pas à la célébrité. La modestie lui sied mieux. C'est là son parfum propre, un parfum qui n'entête pas, mais qui se diffuse discret, presque imperceptible. Notre cachet, ce n'est pas l'éclat, la renommée nationale ou internationale. Nous ne brillons pas aux avant-postes, nous sommes plutôt des ouvriers obscurs qui travaillent aux fondations de l'édifice. Pourquoi en serions-nous peinés ? Pourquoi ne serions-nous pas heureux d'être méconnus ? Le Père de la Mennais n'a pas couru après les honneurs, c'est le moins qu'on

puisse dire ! Pourquoi agirions-nous autrement ?

Il a toujours préféré pour ses Frères ce caractère d'humilité. Il les a voulu heureux au second rang, dans l'ombre des grands. Et c'est vrai que nous n'occupons pas la "une" des journaux, que l'on ne nous trouve guère aux places en vue. On nous voit peu dans les universités - trop peu peut-être. Nous ne faisons pas gémir la presse de nos découvertes ou... de nos extravagances ; bien rares - trop rares peut-être - sont les Frères qui publient des livres, et sans doute aurions-nous à retrouver aujourd'hui une tradition primitive, par exemple en pédagogie.

Nous avons, dans la société et dans l'Eglise, une place précise. Aux yeux de certains, de beaucoup peut-être, elle compte peu. Notre travail n'est pas toujours bien coté à la bourse, même de l'Eglise; nos actions sont en baisse. Il faudrait acheter du pastoral, du catéchétique, de l'action catholique ou du charismatique! On ne s'avise même pas que rien n'est plus pastoral que d'accueillir des jeunes et leur parler de Jésus Christ, plus catéchétique que de leur annoncer les mys-

tères de Dieu et de l'Eglise dans un langage qu'ils comprennent, plus charismatique que de les écouter et les aimer comme ferait Jésus lui-même, d'être auprès d'eux une présence contagieuse de l'Esprit, que rien n'est plus action catholique que de les aider à voir, juger et agir au sein même de leur milieu scolaire. Ceci dit avec le sourire et en formulant le souhait que des Frères s'engagent toujours plus nombreux dans la pastorale, la catéchèse, l'action catholique, et - le dernier-né - le Renouveau charismatique, dont Paul VI disait qu'il était une "chance pour l'Eglise et pour le monde", donc aussi pour nous, Frères de Ploërmel.

Au demeurant, qu'importe le jugement des hommes ? Qu'importe d'avoir plus ou moins de réputation ou de qualités ? Avec qui donc le Christ fait-il des Apôtres ? Pierre et Jean sont "sans instruction et sans culture" (32), mais les sanhédrins sont dans l'étonnement de ce qu'ils disent ! "Aussi bien, Frères, considérez votre appel. Il n'y a pas parmi vous beaucoup de sages selon la chair ni beaucoup de gens bien nés. Mais ce qu'il y a de fou dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour confondre les sages;

ce qu'il y a de faible dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour confondre la force ; ce qui dans le monde est sans naissance et ce que l'on méprise, voilà ce que Dieu a choisi ; ce qui n'est pas, pour réduire à rien ce qui est, afin qu'aucune chair n'aille se glorifier devant Dieu" (33).

Ce qui compte, c'est le regard de Jésus posé sur nous, un regard qui nous crée et nous recrée, un regard qui nous fait "lumière" et qui, par conséquent, doit nous remplir de confiance et d'audace. Notre espérance, c'est la sienne ; notre force, c'est la sienne ; notre parole, c'est la sienne. Il fait richesse de nos pauvretés. Gloire lui soit rendue !

Cela ne nous empêche pas d'être fiers de nos fondateurs, de nous rappeler les heures de gloire de notre Congrégation, d'évoquer ces pages héroïques écrites par nos missionnaires ou les persécutés de 1903, de vénérer parmi les nôtres de véritables saints et de vrais savants.

Et cela nous empêche encore moins d'aimer notre famille religieuse d'aujourd'hui, une famille qui s'efforce de son

mieux de répondre aux besoins des jeunes et aux appels de l'Eglise, aussi bien dans les pays de vieille civilisation que dans les pays neufs, une famille où chacun est reconnu, compris, aimé, où existent, entre les Supérieurs et les Frères, un climat de confiance, une grande simplicité de relations, une franche ouverture de cœur, et, entre les Frères de tous âges et de tous rangs, beaucoup d'affection, une joie de bon aloi, le sens de l'entraide et du partage.

Cet esprit de famille nous a été imprimé par nos Fondateurs. C'est un héritage. Jean-Marie de la Mennais avait pour ses Frères une affection profonde. Elle s'épanchait en correspondances pleines de sensibilité, en gestes d'affection très simples : une parole d'encouragement, une tape sur l'épaule, un coup de canne espiègle, un accueil chaleureux dans la chambre ou le bureau de travail, des visites fréquentes qui faisaient plaisir et remontaient au besoin le moral.

Tous les Frères se savaient et se sentaient aimés, compris, jusques au fond du cœur. Et, quand ils étaient coupables, quand ils vivaient en contra-

vention avec la Règle, ils désiraient presque la réprimande, parce qu'elle venait du cœur.

Il nous reste quelque chose de cette simplicité des origines, signe évangélique sans équivoque qui fait les communautés heureuses.

*

Certes, elles ne sont pas parfaites, nos communautés ! Comment le seraient-elles puisqu'elles sont constituées d'hommes comme nous ! Quel kaléidoscope de misères, au contraire ! Quelles piscines de Béthesda où se traînent des malades depuis trente-huit ans, attendant que l'eau de la charité bouillonne pour s'y précipiter et y guérir. On y rencontre le lépreux et le paralytique, le sourd et le muet, le borgne et l'aveugle, le bancal et le bossu. Qui ne l'est pas un peu ?... Que celui-là jette à son frère la première pierre !... Comment s'en étonner si la vie religieuse est une école de sainteté ? Une école - nous le savons mieux que quiconque - n'est pas pour les parfaits, du moins pas pour ceux qui prétendraient l'être au départ, mais pour que chacun

le soit un peu plus à l'arrivée.

N'est-ce pas ce qui se passe ? Combien d'hommes que l'effort personnel journalier, la charité fraternelle et la grâce du Seigneur rendent peu à peu vertueux, d'une vertu aimable, ouverte, accueillante, non point bougonne et tâtillonne. Tempéraments dominés au fil des ans, où les passions s'assagissent, où les impatiences font place à la sérénité et à l'indulgence. Belles figures de religieux, compétents dans leur discipline, dévoués aux jeunes au point d'y user leurs dernières forces, religieux auprès desquels on respire la joie. Livrés sans défaillance à Dieu et aux hommes, ils ont réussi cette chose rare d'unifier leur vie dans la paix.

Est-ce à dire que nous nous voilions la face devant nos insuffisances ? N'y aurait-il chez nous ni médiocrités, ni ankyloses, ni routines ? N'existerait-il pas des forces d'inertie qui tiennent lieu de traditions ? des départs qui nous interrogent ? Hélas ! Mais il ne faudrait pas que les nuages cachent le soleil ! Jusques à quand le souvenir d'échecs ou de demi-réussites servira-t-il d'excuses

à nos temporisations ? Pourquoi faudrait-il être de ces esprits chagrins qui focalisent toujours l'objectif de leur lunette sur les choses qui vont mal ? Ne ferait-on pas mieux de s'exercer soi-même à plus de sainteté et de rendre toujours plus crédible la Congrégation, en y étant un membre généreux, qui la sert avec fidélité ?

Reconnaissons nos déficiences : ces prières tronquées, galopées, ces communautés où l'on ne se parle pas, où rien n'est fait en commun, ces collègues qui n'ont de chrétien que le nom. Humilions-nous devant le Seigneur, courbons la tête, demandons pardon et sachons réagir quand ces signes menaçants envahissent l'horizon. Là ne réside pas la joie. N'en faisons pas notre idéal.

Mais fixons notre regard sur Jésus. Lui aussi a connu les tristesses de la médiocrité des hommes, les heures sombres de l'abandon et de la lâcheté. Il n'en a pas moins continué son chemin, et les apôtres ont puisé leur fidélité dans la sienne, jusqu'au martyre. Faisons comme eux !

Qui chantera la joie de vivre avec des confrères contents du présent, fiers du passé, confiants dans l'avenir ? Qui chantera les communautés heureuses ? Communautés de jeunes et d'anciens où s'équilibrent les tensions, où revivent, dans les conversations, les grandes figures de la congrégation, celles qui l'ont faite ce qu'elle est et qui nous ont légué un héritage de simplicité et de sainteté que nous devons recueillir comme un cadeau de Dieu. Communautés où il fait bon vivre, parce que chacun s'y efforce de comprendre l'autre, voire de le corriger fraternellement, sans exacerber les susceptibilités, sans souligner les défauts ou les travers, mais en cherchant à tout envelopper dans la charité du Christ. Communautés où chacun est vraiment frère pour son frère, où chacun se surveille pour n'être pas pesant, mieux encore pour être aimable, serviable, compréhensif. C'est une question de tact, de sens social, de maîtrise de soi, de beaucoup d'humilité, et d'une qualité qui lui proche, l'humour. Car, il ne faut ni s'imposer, ni monopoliser sur soi l'attention, mais se faire oublier, disparaître, pour que brillent les autres, tout en étant là au moment où un besoin se fait sentir, où

visage des Frères anciens que le Seigneur a comblés de ses largesses au cours de longues années de fidélité ; elle brille, discrète mais ardente, dans le regard des Frères mûris par les responsabilités, pleinement heureux d'une vie vouée au service de l'Eglise ; elle rayonne de toute la personne des jeunes Frères que Jésus a séduits et qui se sont laissé séduire ; elle est présente dans le coeur des postulants et des novices qui attendent avec une sainte impatience le jour de leurs premiers vœux, pressentant déjà le bonheur qui les attend dans la Congrégation s'ils y entrent sans jeter un regard en arrière. Tout supérieur qui visite les communautés peut en témoigner : la joie, elle est là où est le Christ.

Religieux, nous avons cherché Dieu sans relâche et nous l'avons aimé de notre mieux.

Educateurs, nous avons consacré aux jeunes le meilleur de nous-mêmes pour les aider à devenir des fils de Dieu.

Frères de l'Instruction Chrétienne, nous avons vécu dans une Congrégation riche

de tout un passé et engagée aujourd'hui en de nombreux pays dans une oeuvre d'évangélisation reconnue par l'Eglise.

Nous pouvons chanter avec le psalmiste : "Les cordeaux sont tombés pour moi sur des terres agréables et l'héritage est pour moi magnifique" (38). Comme avant nous tant d'autres Frères, nous pourrions un jour murmurer, avec sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus sur le point de mourir : "Je ne regrette pas de m'être livré à l'amour".

Cela ne s'inscrit pas en lettres de feu sur les journaux des hommes ou aux frontispices des monuments publics, mais dans le coeur de Dieu, sous la forme de notre nom. Et il ne sera jamais effacé (39).

Il n'y a pas d'autre bonheur qui vaille la peine !

*

Je termine ces pages en Espagne, à Santo Domingo de la Calzada, au milieu de la ferveur de tout un peuple qui accueille le Pape comme l'Envoyé de Jésus

Christ, venu ranimer sa foi et raviver son espérance. Plusieurs fois, le Souverain Pontife a rencontré les religieux et les religieuses : à Avila le lendemain de son arrivée, à Loyola où j'ai eu la joie et la grâce de me rendre, en compagnie du Frère Provincial, à Madrid la veille de son départ. Il a prononcé nombre de discours et d'homélies, où il leur a rappelé les exigences de leur vocation et leur a proposé des lignes de réflexion et d'action. Nous aurons à les méditer. Ils sont d'une richesse inépuisable.

Pendant le temps de Noël et de l'Épiphanie, devant la crèche, où "un Sauveur nous est né, qui est le Christ Seigneur" (40), entendons ces appels à la sainteté. Laissons-nous envahir, comme les bergers et les mages, par la joie du salut, et, comme eux, devenons les messagers de la Bonne Nouvelle.

Frère Bernard Gaudeul
Supérieur général

Santo Domingo de la Calzada
9 novembre 1982

NOTES

- | | |
|------------------------------------|---------------------|
| 1 - Ap. 3, 12 ; 7, 3 ; 14, 1. | 22 - Lc 15, 20-24. |
| 2 - Jo 17, 10. | 23 - Lc 1, 38. |
| 3 - 1 Co 1, 25. | 24 - Lc 1, 48-49 |
| 4 - Phil. 3, 8-9. | 25 - Jo 17, 1. |
| 5 - Luc 22, 61-62. | 26 - Jo 17, 26. |
| 6 - Eph 4, 24 ; Col 3, 10. | 27 - Mt 19, 14. |
| 7 - Gal 2, 20. | 28 - Mt 11, 25. |
| 8 - Soeur Elizabeth de la Trinité. | 29 - Mc 16, 15. |
| 9 - Ct 5, 1. | 30 - Act 2, 37. |
| 10 - 1 Jo 4, 8. | 31 - Paul VI : |
| 11 - Jo 3, 16. | "Evangelii |
| 12 - Lc 3, 22. | Nuntiandi", n° 80. |
| 13 - Eph 1, 4-5. | 32 - Act 4, 13. |
| 14 - Jo 1, 18. | 33 - 1 Co 1, 26-29. |
| 15 - Jo 4, 34. | 34 - Jo 14, 6. |
| 16 - Ga 5, 22-23. | 35 - Cf. Ps 123, 2. |
| 17 - Didier Decoin. | 36 - Lc 23, 39-43. |
| 18 - Mt 7, 21. | 37 - Lc 1, 37. |
| 19 - Mt 3, 17. | 38 - Ps 16, 6. |
| 20 - 2 Co 7, 4. | 39 - Cf. Ap 3, 5. |
| 21 - Ap 4, 7. | 40 - Lc 2, 11. |